

PRÉFACE

Le promeneur qui s'égare aujourd'hui dans une boucle du Lot, entre Casseneuil et Sainte-Livrade, est frappé par la présence, au milieu des cultures traditionnelles et des rangées d'arbres fruitiers, de ruines imposantes et de petits bâtiments en béton, qui parsèment le paysage sur plusieurs centaines d'hectares. Manifestement des traces qui appartiennent à une réalité totalement incongrue par rapport à la vocation agricole de la zone, des stigmates qui évoquent un contexte guerrier, en contradiction avec le caractère profondément paisible et excentré du paysage.

Si le promeneur est curieux, il se renseignera auprès des mairies, des centres culturels, des sages désignés par la rumeur locale, des historiens reconnus. Peut-être ira-t-il jusqu'au chef-lieu du département afin de consulter les archives. Il lui faudra beaucoup de patience, d'opiniâtreté, pour déchiffrer une part de la vérité et plus il pénétrera dans ces arcanes, plus il sera stupéfait de voir défiler devant ses yeux un résumé de tout ce qui a fait l'histoire du XX^{ème} siècle, comme si le destin avait choisi ce coin de campagne pour y concentrer une part importante des malheurs et des illusions qui ont servi de sombre décor à l'époque contemporaine.

L'illusion productiviste d'abord, avec la création d'un ensemble industriel très ambitieux, qui a requis la création de camps d'hébergement, aux quatre coins de la zone, puis, cette possibilité de concentration devenant commodité administrative à court terme, les habitants ont assisté à un défilé de populations hétéroclites, menacées, démunies, venant parfois du bout du monde.

Il fallait une synthèse de tous ces événements pour en apprécier la richesse et la complexité. C'est justement l'objectif de cet ouvrage dont les auteurs ont fouillé de multiples documents, interrogé les rares témoins encore vivants, poursuivi de long en large les traces laissées sur le sol par la folie des hommes.

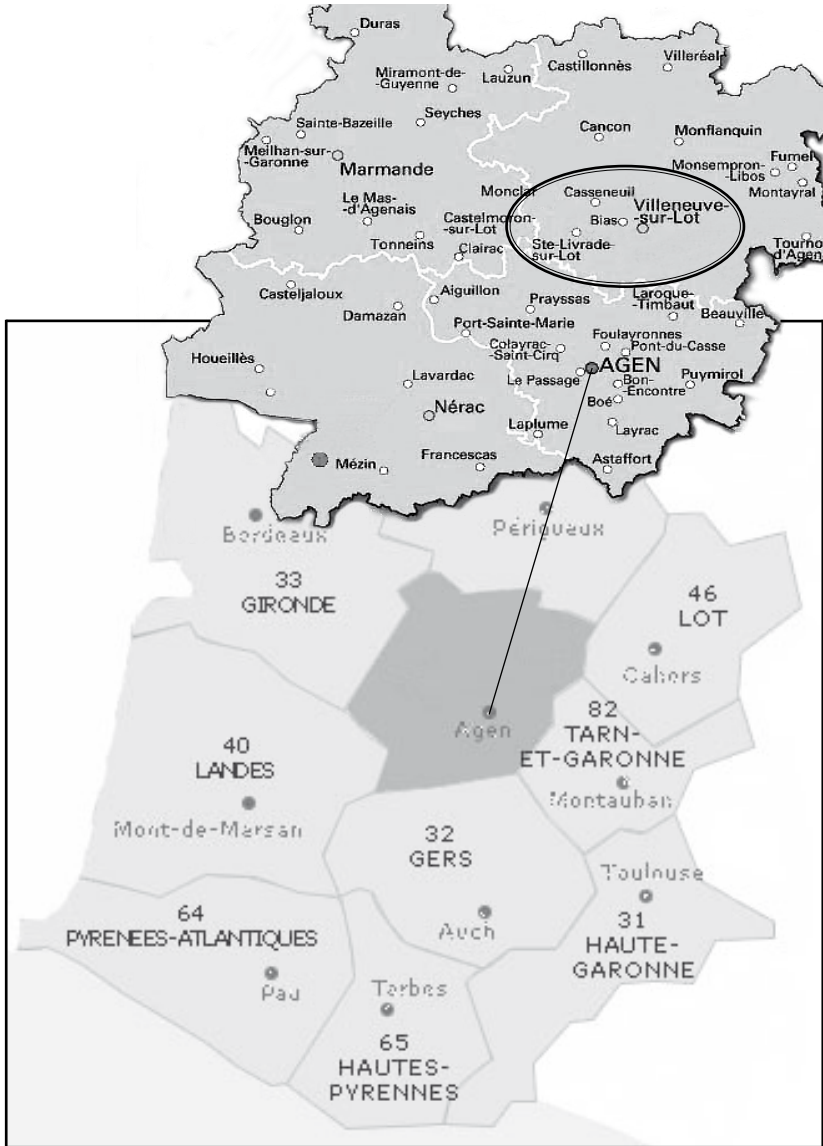
La présentation sous forme romancée n'enlève rien au sérieux de la documentation et donne plus de légèreté à l'ensemble. Cela permettra au plus grand nombre de prendre contact avec une réalité méconnue ou bien oubliée aujourd'hui.

Je souhaite une large diffusion à ce travail de mémoire, qui enrichit la connaissance de l'histoire du Lot-et-Garonne.

Pierre CAMANI

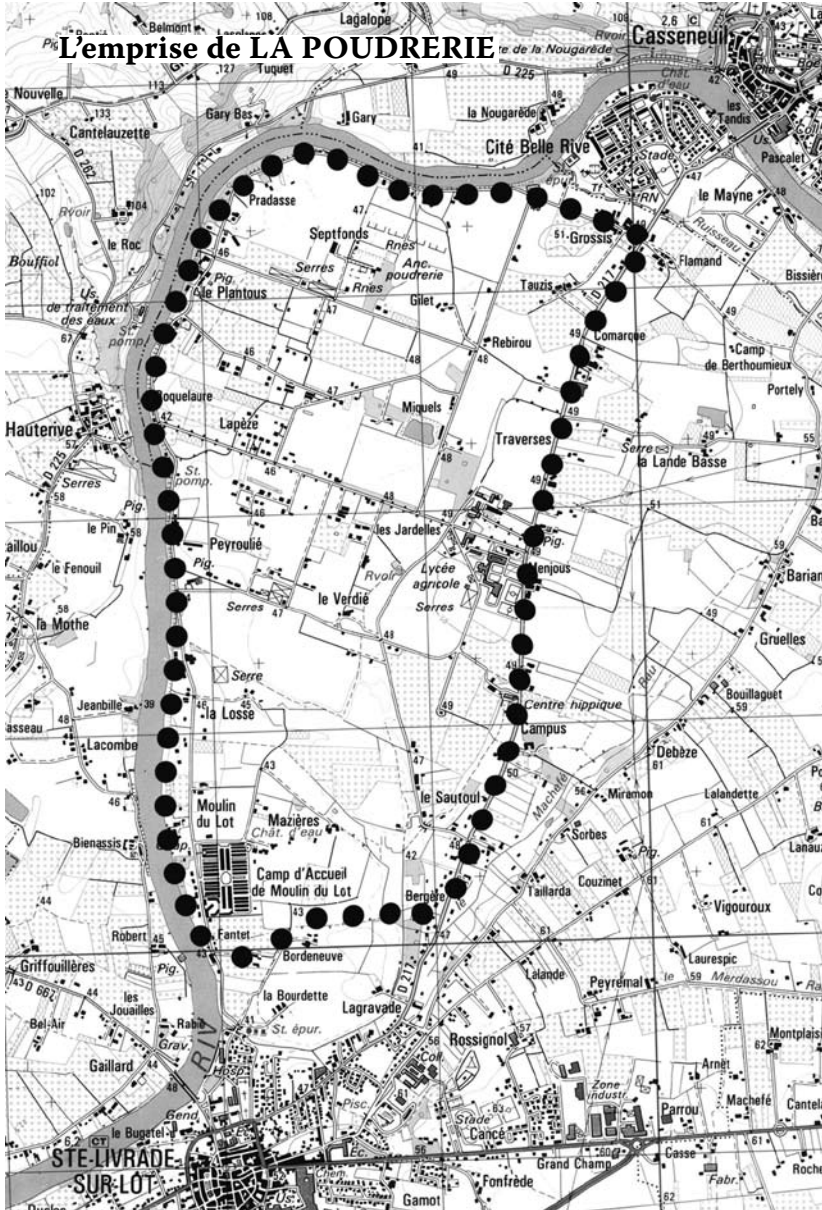
Président du Conseil Général du Lot-et-Garonne

La Poudrerie



LE LOT-ET-GARONNE

La Poudrerie



La Poudrerie

Chapitre 1

Les Lettres

La Poudrerie



Mr et Mme Pierre SIMON, au lieu-dit «*Grandes rives*»
grands témoins vivants de la tragédie de la Poudrerie et
propriétaires actuels des «*cathédrales de béton*»

Le facteur range soigneusement le vélo fourni par l'administration le long du trottoir, devant le bureau de poste. Il se gratte la tête. On vient de lui remettre tout un paquet d'enveloppes grises, d'allure officielle, qui portent le cachet de la République. Une bonne cinquantaine, à vue d'œil, qui viennent s'ajouter au courrier habituel. Il est probable que le Pernod et la partie de manille auront du retard cet après-midi. Sur chaque enveloppe, une main experte a écrit, à la plume sergent-major s'il vous plaît, «*pli confidentiel, à remettre en mains propres*». Et voici que le receveur pointe son nez et lui tend le cahier des avis de réception.

- Tu as vu ça *macarel!* Et elles sont toutes adressées au même endroit... Un coin de campagne au bord du Lot, où il ne se passe jamais rien!

- On est en guerre depuis un mois, c'est peut-être un premier mandat, ou la réponse à une demande d'aide... Mais je n'en reviens pas qu'elles soient toutes pour la même zone! C'est bizarre...

Il va falloir faire signer un à un les récipiendaires, même ceux qui ne savent pas écrire, qui ne comprennent pas bien le français, parce qu'ils ne le pratiquent pas dans la vie de tous les jours ou qu'ils sont étrangers. Une dizaine de métayers au moins sont venus de Vénétie et des confins

du Frioul à la fin des années vingt. Ils ne sont jamais allés à l'école. Ils traceront une croix sur le registre, avec l'aide du facteur. Pourvu qu'il ne soit pas obligé d'ouvrir lui-même la lettre et de la lire dans chaque ferme. Il sent qu'il va y passer la journée.

À la fin de ce premier mois de guerre, au début d'octobre 1939, on se croirait encore en été. Sur le front il ne se passe rien. Une douceur créole étire l'automne et si ce n'était le chagrin de l'absence des hommes et le surcroît de travail qui pèse sur les femmes et les enfants en âge de les aider, on pourrait se croire toujours dans ces périodes de loisirs auxquelles on a goûté avec le Front Populaire. Mais les mobilisés sont partis, le premier dimanche de septembre, depuis Villeneuve-sur-Lot et Agen, en direction du Nord et de l'Est, certains très loin, sur la ligne Maginot ou au bord du Rhin et de la Moselle. Par contre, cette fois-ci, tout le monde est rassuré, on est prêts ; les boches peuvent venir. On ne se laissera pas surprendre comme en 14 ! Il ne manque pas un bouton de guêtre à la première armée du monde.

Le facteur descend, avec une lenteur calculée, vers les rives du Lot, au milieu d'un paysage agricole d'enchantement. Cette vallée, depuis la sortie du Quercy jusqu'au confluent, est un jardin, entretenu depuis des siècles avec une minutie et une patience de fourmis laborieuses. Pas de précaution particulière sur cette route, dont le revêtement de pierres blanches est renouvelé périodiquement.

Peu de trafic. La plupart des automobiles ont été réquisitionnées et l'essence est rationnée depuis quinze jours. On ne croise plus que des voitures officielles et les Delahaye presque silencieuses des médecins.

Tout en roulant, il ne peut s'empêcher de se poser des questions. Que peuvent bien contenir ces enveloppes? Rien de bien positif à son avis. Si c'était favorable, les politiciens du coin se seraient montrés. Il a comme un pressentiment. Il se souvient avoir vu roder un avion la première semaine d'août, justement au dessus de la zone concernée. Il passait et repassait, plongeait de temps à autre au ras des peupliers. On aurait dit qu'il prenait des photos. C'était un avion français, aucun doute là-dessus, on distinguait bien les cocardes. Mais que venait-il faire dans cet endroit isolé, éloigné des villages alentour, comme coupé du monde par un méandre accentué de la rivière?

Le fonctionnaire de 45 ans, - il a échappé de peu à la conscription dans le service auxiliaire - choisit de modifier l'ordre habituel de sa tournée pour connaître le plus vite possible le fin mot de l'histoire. Il suffit de commencer par *lou Gastoun*. Il n'a jamais pu apprendre à lire *lou Gastoun*. Il faisait chaque matin ses trois kilomètres à pied jusqu'au bourg, avec un morceau de pain et de fromage dans sa besace et un quart de litre de vin coupé d'eau dans une gourde, écarquillait les yeux et les oreilles pour essayer vaillamment de comprendre ce que disait le maître, mais

au bout de six ans, il n'en savait pas davantage que le premier jour.

- Une lettre de la préfecture!...Tu veux que je te la lise? Bien sûr qu'il veut bien qu'on la lui lise, *O Macarel!* Mais dès les premières lignes, le facteur s'arrête pour reprendre son souffle. Ce qu'il découvre est inouï. C'est un ordre d'expropriation, purement et simplement. Au nom de la Loi, de la Défense nationale, de l'organisation de la Nation en temps de guerre! On donne à tous les destinataires de la lettre jusqu'au 1^{er} novembre pour évacuer entièrement la ferme et les terres, qu'elles leur appartiennent ou non. Ils seront indemnisés, au titre du Décret n° 5 du 28 novembre 1938...

Le facteur sent que sa vue se brouille. Rien n'est prévu pour l'accueil de ceux qui doivent quitter leur maison, rien non plus au sujet des troupeaux, des récoltes et aucune précision concernant l'objectif de cette opération. Et que vient faire le ministère de l'Armement dans ce coin perdu du Lot-et-Garonne, à près de mille kilomètres du front?

- On te prend ta propriété... Tu comprends? Il faut être parti pour la fin du mois!

- Mais je suis chez moi, *gran coun de coun diou!* Ils n'ont pas le droit! La ferme est dans la famille depuis plus de cent ans!

Le facteur s'assoit sur un coin de table. La première idée qui lui vient à l'esprit, est celle de l'implantation d'un terrain d'aviation, mais à y réfléchir, cela fait plutôt bizarre, non? La plus proche base aérienne est à Bordeaux.

Lou Gastoun lui verse la goutte pour essayer de le retenir et de le faire parler.

- Non, je te remercie, mais il faut que j'y aille. Vous êtes une cinquantaine comme toi ! Je n'ai jamais vu ça...

La tournée va durer jusqu'à sept heures du soir. Un chemin de croix. D'autant que peu à peu la nouvelle se répand et que le facteur est pisté à l'entrée des allées qui conduisent aux maisons. Il voit des visages éperdus, des mouchoirs serrés, des larmes que l'on retient, des enfants en blouse, tout pâles, qui s'accrochent à la jupe de leur mère.

- Mais ce n'est pas possible, on ne peut pas nous faire ça ! Tu dois bien savoir quelque chose, toi ?

On lui parle des malades, des vieux que l'on ne peut plus transporter, des bêtes qui n'ont pas l'habitude de marcher sur des kilomètres. On sera obligé d'en laisser crever sur place ou de les porter à l'abattoir. Et la récolte de prunes à peine terminée ! Il faut maintenant les faire sécher, préparer les fours, aller à la Caisse d'Épargne, retirer les économies. Pourvu qu'ils ne retiennent pas l'argent, comme pendant l'autre guerre où ils ne vous donnaient que cinquante francs par semaine. Au fur et à mesure que le facteur avance, il constate que l'affolement gagne. Demain ce sera la panique. Et si encore les hommes étaient là. En un rien de temps ils sauraient quoi faire. Mais comment les prévenir ? Les lettres mettent près de quinze jours pour parvenir dans les secteurs militaires. Ils savent bien ce qu'ils font, ces salopards de l'Administration.

Ils profitent de l'absence des patrons pour imposer leur loi aux femmes et aux enfants, qui ne peuvent pas se défendre.

Parmi les métayers vénitiens et lombards, beaucoup implorent la Sainte Vierge, sortent les chapelets. Ils iront peut-être porter un cierge à la Madone, à Peyragude. Mais eux au moins sont toujours là, l'Italie ayant choisi, comme en 14, d'attendre de savoir qui va l'emporter. Quelques propriétaires, avertis par des voies plus directes, viennent tenter de calmer les esprits. Le facteur entend parler d'une implantation industrielle, de grande importance stratégique, sur les cinq cents hectares que l'on veut dégager. Il faut de l'espace, un vaste terrain plat, de l'eau en quantité. Les chemins de fer vont créer des lignes nouvelles. À terme, il paraît qu'on espère deux mille ouvriers. C'est la prospérité assurée pour toute cette vallée du Lot. Les commerçants peuvent repeindre et agrandir leur boutique. Que pèsent quelques petits paysans démunis en face d'un projet aussi grandiose ?

Au château de Miquels, une belle maison bourgeoise du siècle précédent, qui couronne un ensemble de trois propriétés, avec de multiples bâtiments agricoles, cinq fois plus vaste que les surfaces traditionnelles de la zone, le facteur est attendu. La patronne ne décolère pas.

- Tu n'aurais pas pu commencer par nous ? On t'aurait expliqué ! On paye les fantaisies et les rêves de certains politiques... Même morts, il font encore des dégâts.

On lui sert un café, dans la cuisine, avec un peu de gnole. Le facteur est épuisé. Il paraît que des bruits circulaient, que certains maires étaient au courant, mais que la préfecture les avait menacés de sanctions très graves s'ils parlaient, à qui que ce soit. Les termes « Conseil de Guerre » avaient même été prononcés.

- Ils veulent bâtir une poudrerie, et même une poudrerie nationale... L'une des plus grandes de France! Ca ne te dit rien toi une poudrerie, mais c'est indispensable pour faire la guerre aujourd'hui! Il faut de la place pour stocker les explosifs dangereux, de l'eau en grande quantité, des lignes de chemin de fer pour transporter les produits, le salpêtre, le charbon... Un bazar du diable!

La patronne lui glisse en confidence que c'était une idée de Gaston Carrère, sénateur tout puissant de ces cantons de la vallée du Lot, ingénieur agricole, radical trois points, mort au début du gouvernement de la Gauche, trois ans auparavant. Il rêvait de transformer sa circonscription de campagne, toute cette ruralité à l'ancienne qui lui pesait, en un nouvel espace moderne. De l'activité *macarel!* De la vie! Des cheminées qui fument! Des ouvriers, des trains, des écoles nouvelles, des cinémas, des commerces! Une ville entière à construire autour du cœur de l'ancien village, avec le doublement, le triplement peut-être, des ressources communales! Et comment ne pas penser justement à ce type d'implantation industrielle, bien à l'abri, loin des frontières, dans une zone où il suffisait de déloger une poignée de familles, qui n'auraient même pas l'idée de se plaindre à leur mairie. La guerre permettait toutes les audaces.

- Eh bien, ils vont voir s'ils peuvent tout se permettre! Je vais leur montrer moi, que nous sommes toujours en république... Dès demain je prends un avocat et je crée un comité de défense!

Le facteur rentre à pied, en poussant son vélo. Il titube. Sa mère va encore l'attendre au bas de l'escalier et lui passer un savon. Ce soir, soupe à la grimace. Depuis que sa femme l'a quitté, parce qu'elle ne pouvait plus supporter de le voir toujours entre deux vins, il est revenu chez la vieille et se laisse engueuler comme un enfant. Dans les termes les plus vigoureux dont la langue d'oc a le secret. Il ne répond jamais et la suit comme un petit chien lorsqu'elle vient le chercher au bistrot, les soirs de concours de belote.

Le lendemain, il porte le cahier au receveur. Celui-ci pousse un soupir de soulagement.

- Quelle histoire! Et pas un mot dans les journaux ce matin... Comme si on avait donné des ordres...

Quelqu'un de la mairie est passé et a recommandé la plus grande discrétion. Il ne fallait pas risquer de divulguer des nouvelles plus ou moins bien contrôlées. Sur les panneaux électoraux, il y a encore les affiches qui accompagnaient la mobilisation: «*Les murs ont des oreilles!*» Presque comme un secret d'État. Les gens jouent à se faire peur.

- Je suis sûr qu'ils vont me demander de les aider à écrire aux maris mobilisés... Tu ne pourrais pas me faire une lettre-type?

Le receveur lui bâtit un schéma, à partir duquel il lui sera facile de broder. Mais il aura peu à s'en servir, car les petits employés des Domaines et de l'Enregistrement vont passer la journée dans les fermes, pour essayer de négocier. Ce sont les maires qui se sont plaints auprès de la sous-préfecture, et qui ont insisté pour que l'on essaye d'obtenir des départs à l'amiable, sans drames. On ne va quand même pas supporter un exode interne, qui ressemblerait trop à celui des belges et des gens du Nord au début de l'invasion allemande en 14! On n'a vraiment pas besoin de ces images de populations désemparées, au moment où il faut accueillir les gens d'Alsace et de Lorraine, évacués sur le Sud-Ouest, ainsi que les dizaines de milliers d'Espagnols républicains, que l'on entasse dans des camps improvisés sur les plages du Languedoc, mais pour qui il faudra bien trouver une solution à moyen terme.

Les jours suivants, le facteur constate une montée verticale du désordre dans les esprits. Tout le monde est désemparé. Et il n'y a pas un seul appareil téléphonique dans la zone, sauf au château de Miquels. La propriétaire accepte de rendre service, mais les gens ne savent pas se servir du combiné et elle finit par se lasser de devoir passer des messages à des interlocuteurs qui ne comprennent rien à la situation. Sinon, pour obtenir un numéro, il faut faire trois kilomètres jusqu'au bourg et attendre qu'une des deux cabines se libère. Une demi-journée y suffit à peine. Et les habitants du chef-lieu de canton se demandent ce

que viennent faire tous ces bouseux, qui encombrent le bureau de poste et demandent sans cesse de l'aide.

- Mais ma pauvre dame, il faut vous faire poser le téléphone chez vous ! Il faut vivre avec son temps !

À qui s'adresser pour trouver rapidement un gîte ? À force de sollicitations pressantes, le facteur ne sait plus où donner de la tête. Il doit en connaître lui des possibilités, y compris de l'autre côté du Lot, sur la commune de Casseneuil. Mais, une fois tous les parents proches passés en revue, il faut en arriver à solliciter des cousins éloignés, et que l'on ne fréquente plus depuis longtemps, d'anciens voisins, de vagues connaissances de la famille.

- Moi je veux bien vous prendre quelques bêtes, mais je n'ai rien pour vous loger... Ou alors un hangar à tabac, mais il faudrait refaire le toit... J'aurais besoin de quatre ou cinq cents francs...

Rares sont les arrangements à l'amiable, avec un propriétaire qui possède un petit bien dans les coteaux, une mesure, et qui accepte de signer un nouveau contrat de fermage. Pour un peu les femmes leur baiseraient les mains à ceux-là, comme aux seigneurs autrefois. Et elles savent pourtant que les prochains mois ce sera la misère, qu'il faudra survivre tout un hiver sans provisions, sans jardin, avec les quelques ressources tirées du livret de Caisse d'Épargne. D'ailleurs, seuls les petits maîtres qui parlent le patois font entendre raison à ces pauvres gens. On les croit plus proches du peuple, mais certains abusent de la situation. Aussi, à la fin de la première semaine, une vingtaine de familles seulement s'apprêtent à faire leurs bagages.

Le facteur voit la colère monter et s'amorcer un mouvement de révolte. Il met en garde ceux qu'il visite :

- C'est la guerre, les autorités peuvent tout faire et elles ne s'en priveront pas ! Pour le moment les gendarmes sont restés fort discrets, mais cela ne durera pas. La Défense Nationale ne recule jamais ! Ne vous mettez pas dans de mauvais draps, vous avez assez d'ennuis comme ça !

Si certains hommes étaient présents, il le craint, ils sortiraient les fusils de chasse et prépareraient des cartouches. Mais on ne va tout de même pas se tirer dessus entre Français, alors que les boches sont aux frontières ! L'Inspecteur Principal des Domaines se déplace depuis Bordeaux, dans une traction avant toute neuve, avec un chauffeur à casquette. Il réunit à la sous-préfecture de Villeneuve les maires impliqués, les chefs de brigade de gendarmerie, les fonctionnaires de l'enregistrement et deux ou trois petits avocats sans causes représentant les protestataires les plus engagés.

- Messieurs, j'étais hier au soir avec Monsieur le Préfet et le général commandant la région militaire... Nous avons fait le point... Tout le monde sera indemnisé et plus vite que vous ne le pensez !... Vous pouvez faire passer le message !

Mais il n'est pas question de céder sur quoi que ce soit. L'Inspecteur principal a reçu un appel pressant de l'Ingénieur du Service central des poudres. Il a rang de général. L'implantation de la vallée du Lot est vitale. Elle doit compléter celle de Bergerac le plus rapidement

possible, afin de fournir les usines d'armement de la région parisienne. La Nouvelle Compagnie des Chemins de Fer commence les travaux dès le lendemain. Tout le terrain doit être dégagé pour la fin du mois.

- Maître, ne m'obligez pas à appliquer dans toute sa rigueur le code militaire! Que les services de l'État se remuent un peu, Nom de Dieu, pour trouver des solutions d'hébergement aux familles les plus démunies! Que les maires rouvrent des locaux désaffectés! Que l'on recense les granges abandonnées, négligées, les hangars que personne n'occupe! Messieurs les Préfets ont reçu des instructions précises. Tout doit se passer en bon ordre, sans que l'opinion publique n'ait le temps de s'en émouvoir. Les consignes de discrétion sont plus que jamais en vigueur, notamment en ce qui concerne la presse, soumise à une censure méticuleuse.

Les gendarmes, l'air sombre, se mettent aussitôt en route, à cheval. Leur passage systématique de ferme en ferme glace l'atmosphère. Ils n'ont même pas besoin de parler. Les Italiens préparent aussitôt leur départ, attellent la charrette, rassemblent leur fourbi dans de grands paniers d'osier, des couvertures, des mallettes en carton bouilli. La plupart du temps ils n'ont pas de meubles à eux et se sont contentés pendant des années des buffets grossiers et des vieux lits qu'ils ont trouvés en arrivant. Ils ont peur qu'on les expulse, d'autant que l'on ne sait pas ce que sera demain la politique de Mussolini. Ils se retrouveront peut-être prochainement dans le camp des ennemis. Ce

n'est pas le moment de se faire remarquer.

Comme ils sont métayers pour la majorité, le propriétaire leur a parfois trouvé une autre solution, quitte à partager avec une autre famille, dont le père a été mobilisé. Mais cela se situe souvent dans un canton éloigné, où ils ne connaissent personne et où on va les voir arriver sans la moindre sympathie. Quelques uns seront accueillis par des compatriotes, venus juste après l'autre guerre et qui ont commencé à pointer le nez au dessus de la glaise. Si les expropriés ont réussi à mener avec eux trois ou quatre vaches et un cochon, l'hiver prochain ne sera pas trop sévère, sinon, ils se partageront un peu de polenta à tous les repas avec quelques garennes attrapés au collet.

Au château de Miquels, le chef de brigade se déplace en personne. Il promet de transmettre, par la voie hiérarchique, les doléances des propriétaires. À lui seul, le transport des meubles représente une fortune.

- Certains sont là depuis plus d'un siècle! Comment les remuer sans risques? C'est tout un patrimoine culturel que l'on va détruire...

La patronne a calculé que le déménagement et le dépôt de ses meubles dans un local spécialisé, car elle ne peut les stocker dans le pied-à-terre qu'elle possède à Villeneuve, lui coûtera presque autant que la valeur de son domaine! Aussi est-elle décidée à se battre jusqu'au bout. Mais les représentants de la Loi ne pourront faire autrement que d'obéir aux ordres.

- Vous qui représentez la classe supérieure, vous vous

devez de donner l'exemple! Ce sera votre contribution à la défense de la Patrie!

Devant tant de malheurs et de désespoir, le facteur, constamment pris à partie en tant que représentant d'une administration de proximité, se console au Dubonnet. Il est saoul du matin au soir. Le receveur envisage de lui confier un autre secteur, mais il ne voudrait pas irriter les habitants de la zone incriminée, qui s'accrochent à la moindre lueur d'espoir et n'iront pas confier aux gendarmes ce qu'ils avouent spontanément au facteur. «C'est un exutoire!» lui a dit le directeur d'école, qui parle peu, mais aime les mots qui sonnent. Ils sont tous deux étonnés devant le manque total de solidarité à l'égard de ces pauvres gens. Même le curé a l'air de s'en foutre! Quant à la Chambre d'Agriculture et au Conseiller général du canton, on les croirait évaporés! Par contre, certains commerçants de Sainte-Livrade et de Casseneuil ont commencé des travaux pour agrandir leur local, créer de nouveaux points de vente. On repeint, on nettoie, on requinque.

- Trois mille ouvriers, tu te rends compte! Des types payés *recta* chaque fin de semaine. Ils vont avoir besoin de nous, *Macarel!*

On aurait même vu la sous-maîtresse du bordel de Ville-neuve, celui de *Robinson*, venir discrètement s'enquérir d'un local, pour ouvrir un lieu de plaisir. Plusieurs habitués l'auraient reconnue. C'est un signe de prospérité qui ne trompe pas. Seuls les chefs-lieux d'arrondissement possèdent un tel équipement et peuplé uniquement d'un

personnel de second choix. La belle est venue en automobile, avec un chauffeur noir. Une splendide voiture verte, peut-être une Hispano-Suiza. Le mécanicien n'en avait jamais vue de semblable. Il l'a suivie des yeux lorsqu'elle a tourné autour de la place. Le village va enfin s'ouvrir au monde moderne. On n'aura plus seulement la clientèle de ces culs-terreux, sans argent, sans avenir, qui économisent sur tout. Les ouvriers ça dépense, ça bouge, ça joue aux cartes, au billard, au football, au rugby. Il faudra penser à ouvrir une buvette au stade.

Pour les autres, vient le matin du départ. On s'y est pris assez tôt, sur les conseils des gendarmes, pour trouver des routes dégagées. Les enfants ont eu du mal à se réveiller. Ils ne parviennent pas à comprendre. Les coins familiers, l'arbre dans lequel on se cachait pendant que la petite sœur clugnait, la mare où l'on pêchait les grenouilles, le sentier au bord du Lot, les rideaux de peupliers qui coupaient le vent du nord... comment croire que tout cela va disparaître à jamais sous les coups des démolisseurs ? La veille, on a entassé tout ce que l'on a pu sur une ou deux charrettes, mais le père n'est pas là pour arrimer solidement toute cette marchandise et l'on craint à chaque cahot que tout s'écroule sur la route. Et certains vieux buffets sont intransportables, trop pesants, impossibles à soulever. On ne peut les remuer pour les placer dans la charrette.

Ils seront abandonnés sur place, et personne n'aura le courage de leur donner un dernier coup de cognée.

Quand on n'a pas de bœufs, on attelle un cheval, quand il n'a pas été réquisitionné à la déclaration de guerre. Ou une bourrique. Mais la marche est aussi lente. Il faut même les soutenir à l'aide de cordes, car ils n'ont pas la puissance des bovins. Et le déplacement dure quelquefois toute une journée, à cinq à l'heure. Il fait chaud comme en été, mais la nuit tombe vite. Dans les hameaux, les gens regardent passer ces cortèges avec curiosité, mais très peu d'entre eux proposent un coup de main. Parfois, quelqu'un donne à boire aux animaux, mais rien pour les hommes. Pas un mot. Un calvaire.

Et comment réagira le patron lorsqu'il obtiendra sa première permission et qu'il ne trouvera plus son *oustal*, ses champs, son décor familial? Très peu de maris ont pu être prévenus à temps, et pratiquement aucun n'a pu revenir pour aider au déménagement. Il est à craindre que certains se mettent en colère et se tournent d'abord contre leur propre femme, qui n'a pas su défendre leurs intérêts. Il y aura des raclées dans l'air. Et les grands garçons de quinze ans qui sont en train de jouer les adultes, prendront eux aussi de solides paires de claques et des coups de pied au derrière. Mais le pire, c'est que les époux ne reviennent pas, que la boucherie de 14 recommence. Là, c'est la misère assurée pour la vie entière.

Qu'est-ce qu'il faut transporter en priorité? C'est l'obsession des mères avant le départ.

Des graines sans doute pour assurer la prochaine récolte, les principaux outils, une ou deux charrues, parmi les

moins usées, un rouleau, une herse, mais il faut choisir entre la tonne pour sulfater et une traîne. Parfois, il est impossible de charger certaines pièces dans la charrette. Elles sont trop encombrantes, trop lourdes. Et plus personne aux alentours pour porter assistance. Que chacun se débrouille ! Les vieux pleurent au bord du fossé. Ce rouleau, cette faucheuse, ils l'ont acheté eux-mêmes à la foire de Villeneuve, en 1910 et peut-être même avant, au début du siècle. On ne va tout de même pas les laisser comme ça, dans le champ ! *Ô Millodiou !*

Et les faucilles, Nom de Dieu ? Tous ces souvenirs des moissons d'autrefois, qui duraient des jours et des jours, avec le casse-croûte du matin, le pain, le fromage, le pâté, la soupe de midi, la sauce de pommes de terre avec du salé ! On ne s'en sert plus aujourd'hui de ces faucilles, mais elles avaient leur place sous l'appentis, avec le fusil et les cartouches, les claies pour les prunes, les vieilles fourches à paille en bois.

« Les paysans, ils ont été bien contents de les trouver il y a vingt ans pour défendre le pays, mais ils les laissent tous tomber aujourd'hui ! »

Les plus âgés seront transportés à Villeneuve-sur-Lot, parfois par les médecins locaux eux-mêmes, qui ont fini par s'apercevoir de la gravité de certaines situations. Pour l'instant l'hôpital Saint-Cyr est accueillant car il ne reçoit pas de blessés. Mais le directeur a bien averti qu'il ne pourrait garder personne si se reproduisait la situation de l'autre guerre, où les trains sanitaires ne cessaient de

déverser leurs pleins wagons de mutilés et d'estropiés, venus directement du champ de bataille.

La plupart des autres vieux ne parviennent même pas à grimper sur les charrettes, déjà surchargées. Aussi, au bout de quelques kilomètres, ils n'en peuvent plus, ralentissent la marche, s'arrêtent au bord du fossé.

-Laisse-moi donc là, je n'en peux plus! Que je crève comme une bête, *Macarel!*

Inutile de fermer la porte, tout va être détruit. Mais on le fait quand même, d'un geste dérisoire et essentiel. Il est probable que l'on gardera la clé pendant des années, puis l'un des enfants la jettera dans un bourrier, à la mort des parents, en se demandant peut-être pourquoi on a gardé toutes ces vieilleries. Le chien suit tranquillement. On lui donnera un petit morceau de mie du gros pain que l'on va acheter en route, chez une boulangère qui vous regardera d'un œil inquiet, s'interrogeant sur la nouvelle race de romanichels qui encombre encore les routes.

On s'aperçoit que l'on a oublié un objet important, alors qu'on a déjà fait dix kilomètres. Si l'on a un vélo, on demande à un gosse d'y retourner. Autrement, on se dit qu'on y reviendra dans quelques jours, alors que l'on sait bien que c'est impossible, que les premières démolitions auront commencé et que cela fera décidément trop mal au cœur de revoir ce qu'on a laissé.

Certains veulent résister, en dépit des mises en garde. Notamment ceux de « *Verdié* », qui ont obtenu le grand prix de l'exploitation agricole au Salon de 1936.

Le préfet convoque le responsable du sous-groupe de Villeneuve.

- Mon capitaine, nous sommes en guerre et la construction doit commencer au jour dit! Je vous demande la plus grande fermeté!

Un peloton de gendarmes mobiles est envoyé sur place. Il trouve les quelques hors-la-loi en train de planter des pruniers, de grand matin. Aussitôt, la troupe commence à sortir les meubles dans la cour, les lits, le contenu des armoires. Tout en vrac, dans la poussière, avec la vaisselle qui se brise, les casseroles en cuivre cabossées. Les bêtes sont lâchées dans les champs et courent vers la rivière. Les gendarmes casqués sont armés de mousquetons et un officier inconnu commande d'un ton sec. Les autochtones, comme hébétés, ne font pas un geste. Les enfants vont ramasser la fronde ou la toupie que l'on vient de jeter au sol. Les femmes ne pleurent même pas. Les maisons sont vidées en une heure et leurs habitants bien obligés de prendre eux aussi la route.

Au bout de deux semaines, à quelques jours de l'échéance, le facteur n'en revient pas. Un silence insolite est tombé sur la zone, à peine troublé par le bruit lointain des premières machines lourdes que la nouvelle compagnie nationale des chemins de fer vient d'amener depuis Bordeaux. Elle doit construire, le plus rapidement possible, une vingtaine de kilomètres de voies ferrées. Les équipes sont formées d'ouvriers expérimentés, qui travaillent vite et parlent peu. À voir leur gueule, probablement des communistes lui dit le receveur. Ils sont logés dans un wagon spécialement aménagé et se rendent très rarement dans le village. La

plupart ne parlent que le français.

La Société Générale d'Entreprise s'installe au centre de Sainte-Livrade dans les derniers jours d'octobre.

Elle ouvre un bureau de recrutement. On recherche des terrassiers, des maçons, des charpentiers, des cimentiers, des mécanos et même des chauffeurs. Des manœuvres aussi, beaucoup de non qualifiés.

C'est pour: «Le chantier de Sainte-Livrade», sans autre précision. Il n'est pas question de parler de poudrerie, de ministère de l'Armement, des dangers potentiels du stockage d'explosifs, dans une vallée très peuplée. Les journaux, dûment chapitrés, ne laissent rien passer. Mais on a oublié les réalités de la guerre, la mobilisation de presque toutes les œuvres vives de la Nation pour la défense des frontières. La main-d'œuvre opérationnelle est sur le front. Il ne vient que des laissés-pour-compte.

- «Et tous ces Espagnols qui nous sont arrivés cet hiver et que l'on nourrit à ne rien faire dans les Pyrénées? Ils sont jeunes pour la plupart... Ils ne pourraient pas venir travailler sur ce chantier?»

Et on les ferait probablement trimer pour une bouchée de pain ces réfugiés qui nous doivent tout; peut-être même pour rien! On pourrait peut-être même tirer de cette situation quelques bénéfices inattendus!

Une mission est aussitôt envoyée en direction d'Argelès-sur-Mer, de Vernet-d'Ariège et du camp de Septfonds, près de Montauban. Les conditions de vie sur les plages se sont à grand peine améliorées. Beaucoup ont retrouvé leur famille

et ont déjà été répartis dans les quarante départements désignés pour l'accueil mais il reste encore un noyau dur de postulants, prêts à accepter toute proposition leur permettant de sortir de l'enfer qu'ils connaissent depuis leur arrivée, en plein hiver, au mois de février 1939.

On va en recruter plus de trois mille cinq cents, jusqu'à cinq mille en avril 40, répartis en quatorze « Compagnies de Travailleurs Étrangers », (C.T.E.) de deux cent cinquante hommes chacune. Sur eux va reposer l'avenir du chantier.

Quant aux mobilisés de la zone d'expropriation, ils auront la mauvaise surprise d'entendre les haut-parleurs allemands à grande puissance, installés sur la frontière, les interpeller, presque individuellement, pour leur apprendre la bonne nouvelle. Radio-Stuttgart sait tout, avant tout le monde.

- « Bienvenue à vous, soldats du Lot-et-Garonne! Nous vous souhaitons un excellent séjour et nous vous informons que vos champs, vos bois et vos prairies, sont totalement dévastés dans le secteur de Casseneuil et de Sainte-Livrade, pour construire une énorme poudrerie! ».

Radio-Stuttgart cite des noms, des surfaces, précise même de quelles exploitations agricoles il s'agit, quelles maisons ont été abattues la veille! Effet dévastateur garanti.

La Poudrerie



**Plaque commémorative sur le fronton de l'ancienne
« Maison-école »,
avenue Gaston Carrère à Ste Livrade sur Lot**